

Inter

Performance canadienne à Cologne, été 98

Elisabeth Jappe

...fuites...espaces...contrôles...
Number 72, Winter–Spring 1999

URI: id.erudit.org/iderudit/46260ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Intervention

ISSN 0825-8708 (print)
1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jappe, E. (1999). Performance canadienne à Cologne, été 98.
Inter, (72), 69–71.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

Performance canadienne à Cologne, été 98

Elisabeth JAPPE

Au mois de juin 1998, dix artistes canadiens ont été invités à présenter un panorama de l'art de la performance dans plusieurs villes allemandes et hollandaises. Le choix des artistes avait été fait par les responsables du LIEU à Québec, qui voulaient montrer des aspects très variés de la performance au Canada. C'est avec le soutien du ministère des Affaires extérieures du Canada et d'un certain nombre de sponsors allemands et hollandais, et surtout grâce au très grand engagement de l'organisation ASA european, sous l'égide de Boris NIESLONY, que cette tournée a pu être réalisée.

Elisabeth JAPPE, fondatrice de la Moltkerei Werkstatt à Cologne, depuis presque vingt ans un des centres de l'art performance les plus importants en Europe, raconte les deux soirées de performances canadiennes à Cologne.

Une tempête accompagnée d'une pluie orageuse venait de chasser les centaines de promeneurs qui déambulaient autour de l'immense cathédrale gothique de Cologne, balayant même les énormes haut-parleurs d'un groupe de musiciens. Abrisés sous le portail de l'église, armés de parapluies, nous voyons arriver les quatre performeurs du collectif Inter/Le Lieu¹, habillés de combinaisons rouges et poussant devant eux une brouette, une voiture d'enfant, un chariot en bois et un caddy de supermarché. Ils s'approchent de la ruine d'un parc romain, où ils mettent en marche plusieurs objets qu'ils transportent dans leurs véhicules. Ils balayent soigneusement une plaque de bronze par terre, la couvrent d'un papier et la frottent avec du crayon pour copier le texte : « This place might be of historical importance ». À partir de la cathédrale, ils traversent la ville en laissant leurs traces : des croix à bande collante entre les arbres, des figures de roues de chariot au pochoir par terre ou sur le mobilier urbain, des frottages faits à partir des couvercles d'égout et surtout des quantités de cravates nouées autour des arbres, des réverbères, des sculptures. Un policier en moto s'arrête juste au moment où Richard MARTEL décore avec sa bombe aérosol un placard de l'entreprise de services d'électricité. Sévèrement, le policier s'adresse au performeur. Quelques spectateurs entament alors aussitôt une discussion plutôt drôle avec le flic.

C'est Teresa DRACHE (« dragon » en allemand), artiste de performance bien connue à Cologne, qui arrive à lui expliquer la différence entre l'art et le vandalisme. Le groupe continue ensuite son chemin en disséminant en divers endroits toutes ces traces symboliques de potlatch. Au bout d'une heure on arrive à la Moltkerei Werkstatt, où les autres performances doivent avoir lieu. Le collectif termine alors sa performance en répétant les gestes principaux de ses actions, en suivant le rythme d'une bande vidéo qui vient d'être tournée.

Après cette invasion paisible de la ville, Rebecca BELMORE nous plonge dans une action d'une intensité angoissante. Placée entre une plaque de bois debout contre le mur et un projecteur diapo qui lance un rayon de lumière blanche éblouissante, elle montre aux spectateurs un plat plein de gros clous. Elle en prend une poignée, approche ses yeux du projecteur et se retourne vers la planche dans laquelle elle commence à planter des clous avec un grand marteau. Elle reprend des clous, retourne au projecteur et, éblouie par la lumière, elle recommence à clouer en vitesse, comme si sa vie en dépendait. Encore et encore elle répète ces gestes. De plus en plus épuisée, éblouie, elle rate les clous, se tape sur les doigts dont, après quelque temps, le sang commence à couler. L'action devient de plus en plus autodestructrice, angoissante, aussi, pour les spectateurs. Rebecca commence à ralentir le rythme : elle n'en peut plus. Et c'est avec soulagement qu'on la voit s'arrêter et s'éloigner.

Monty CANTSIN a versé son sang pour l'art pendant de nombreuses années. Depuis quelque temps il a un nouveau cheval de bataille. Il se présente dans un décor composé d'un mobilier de bureau. Tendance à la sagesse après le *Sturm und Drang* de sa jeunesse ? Ce n'est pas sûr. De toute façon, il n'est pas encore entièrement dépourvu de folie. Un chemin pavé de classeurs traverse l'espace. Au bout, dans un coin, une tour, pupitre ou piédestal, derrière laquelle se trouve l'artiste, habillé d'un long manteau de cuir. Une Chinoise lit un texte. Au pied de la tour se trouve une plaque chauffante électrique, sur laquelle Monty laisse dégoutter des liquides. Ça fume et ça pue horriblement.

Monty se met debout sur le piédestal, un fer à repasser à la main, et, en tenant le fil par le bout, fait virevolter le fer au-dessus de sa tête, en le cognant contre les murs. Après avoir versé encore sur la plaque brûlante des poudres qui explosent et qui fument, il remonte sur le socle, s'y couche, les jambes en l'air, et montre son derrière nu aux spectateurs tout en hurlant : « Canada, Canada, Canada übe alles ». Dans son

anus, il place des rubans rouges qu'il agite avec les mains, les faisant flotter comme des drapeaux, tout cela dans une fumée dense. Suivent encore quelques actions. Il aurait mieux fait de s'arrêter là. Monty CANTSIN sait inventer des images. Toutes ses expériences américaines ne lui ont pas fait perdre le goût hongrois du bouffon, du grotesque.

La deuxième soirée commence avec une pièce de Margaret DRAGU, seule artiste de la côte ouest dans le groupe et représentante typique de la performance autobiographique racontée de cette région. « Je ne vous battraï pas, je ne tirerai pas sur vous », dit-elle en allemand au public. Elle trace le contour de son corps sur le mur et y colle de petits papiers qui disent : « Je suis une fille. Je suis une danseuse. Je suis la femme d'un pêcheur. Je suis mère. Je suis une fille de paysans », etc. Sur le mur blanc elle dessine un grand carré, puis deux petits rectangles à l'intérieur. Elle enlève sa robe, se pose devant le carré, qui devient du coup un grand lit. Elle se tourne et retourne, tâte l'« oreiller » vide. Puis elle tombe par terre, court vers la porte. « Je l'avais déjà, ce rêve », dit-elle. « Mes jambes sont immobiles ». Elle se traîne par terre jusqu'au lit, où elle se recouche, puis sort, se traîne le long des murs, sur le sol. Elle prend des cartes et lit leur avenir à des spectateurs. Avec un paquet de farine qu'elle berce dans ses bras elle chante une vieille chanson de soldats sentimentale sur la mort. Elle prend un poisson frais et le glisse dans son décolleté. Toujours en chantant elle ouvre un grand parapluie noir, s'approche de la sortie. Puis juste avant de sortir elle caresse les mains d'un spectateur et l'embrasse.

La plus jeune artiste de la soirée est Julie-Andrée TREMBLAY. Mais les actes qui suivront ne correspondent pas du tout à son allure presque enfantine. Pour commencer, elle se colle du sparadrap sur les yeux, s'allonge par terre et rampe avec des gestes convulsifs le long des murs. Puis elle se met debout, enlève le sparadrap et ouvre la bouche en un cri muet. Pendant toute son action elle gardera cette expression de souffrance. Elle enlève sa chemise blanche et la trempe dans une bassine remplie d'encre noire. Dans l'espace se trouvent une chaise noire et une chaise rouge. Elle les place l'une à côté de l'autre, en renverse une, s'assoit sur l'autre et la fait basculer jusqu'à ce qu'elle tombe par terre. Plusieurs fois, elle répète cette chute, une fois de côté, une fois en arrière, sans se faire mal. Sur le siège d'une chaise elle vide un paquet de sucre, dans une bassine elle verse plusieurs bouteilles de vinaigre. Assise sur une chaise elle ouvre son pantalon, met son doigt dans son vagin, puis dans le vinaigre, ensuite dans le sucre, et le suce. Après avoir répété ce geste plusieurs fois elle pose la bassine de vinaigre sur la chaise et s'assoit dedans, se fixe sur la chaise avec une ceinture et piétine énergiquement. Le vinaigre vole, elle tombe avec la chaise, le visage dans le tas de sucre. Près de suffoquer, gémissant, toussant, elle suit son chemin en rampant dans le sucre répandu sur le sol. Arrivée près de la bassine d'encre elle revêt sa chemise, maintenant noire, s'appuie contre le mur et pousse un cri muet.

C'est le petit théâtre magique de Diane LANDRY que nous voyons ensuite. Sur une grande table se trouvent deux vieux tourne-disques, entourés de toutes sortes d'objets. La salle est obscure, il n'y a que de toutes petites lumières sur la table. Tout à coup, sur les murs et le plafond de la salle apparaissent d'immenses ombres traversant l'espace à grande vitesse, accompagnés de bruits grinçants. On reconnaît, circulant avec fureur et énormément

Note 1 Richard MARTEL, Alain-Martin RICHARD et Jean-Claude SAINT-HILAIRE, de la sélection à titre individuel, ont aussi produit quelques actions à titre du collectif Inter/Le Lieu (avec Nathalie PERREAULT).



agrandis, les objets qu'on avait aperçus sur la table : des jouets, un bouquet de fleurs, une paire de chaussures à talons aiguilles, des patins, une passoire. Tout cela, en volant autour de nos têtes, prend des formes gigantesques et grotesques. Quelques jours auparavant, Diane LANDRY avait réalisé la même performance à un autre endroit, dans la grande salle d'une ancienne fonderie à Essen. Bien qu'il s'agissait de la même œuvre, les deux exécutions ont montré toute l'importance du lieu pour cette perfor-

mance. Dans la fonderie, sur les vieux murs en brique, parmi les poutres et les constructions en fer rouillé, le spectacle avait un caractère très mystérieux. La table était aussi placée à plus grande distance des spectateurs, qui mettaient plus de temps pour comprendre le fonctionnement du dispositif. On était surtout fasciné par les ombres volant dans l'espace. À la Moltkerei, par contre, on comprenait trop bien, trop vite. Et sur les murs blancs et propres de la salle pas très grande, les ombres n'avaient plus le même

aspect grotesque.

Par contre, pour la performance de Sandy MacFADDEN, la Moltkerei Werkstatt était beaucoup plus appropriée que la salle d'Essen. Sa performance gagnait beaucoup par l'intimité qui, dans la vaste salle d'Essen, s'était un peu perdue. Ce jour-là, c'est la soirée des dames, c'est aussi la soirée des obsessions. Sandy arrive avec son sac à dos, son grand sac de voyage et son petit sac-kangourou sur le ventre. Elle commence à fouiller dans ses sacs, en

PHOTOS 2 et 5 : Sandy MAC FADDEN PHOTOS 3,4 et 6 : Rebecca BELMORE PHOTOS 7, 8, 9, 10, 11, 12 et 20 : Collectif Inter/Le Lieu, Richard MARTEL, Ala TREMBLAY PHOTOS 15, 17 et 19 : Monty CANTSIN PHOTOS 22 et 23 : Margaret DRAGU PHOTOS 1 et 13 : Richard MARTEL PHOTOS 2, performance canadienne en Allemagne s'est déroulée en juin 1998 dans les lieux suivants : Artis, s'Hertogenbosch/NL, Carl Stipendium/Essen, C.U.B.A., Münster



sort toutes sortes d'objets personnels, des vêtements, un réveil, des paquets de pain, des fruits, qu'elle pose par terre et remet dans les sacs. Elle cherche, vide ou remplit ses sacs, lance des objets à travers la salle, vide des petits sacs en plastique, cherche désespérément quelque chose dans son sac à dos, sort sa brosse à dents, brosse ses dents, prend son appareil photo, le lance sur un tas de vêtements. Elle donne l'impression d'une obsédée qui veut faire de l'ordre mais ne réussit qu'à créer de plus

en plus de désordre. Complètement repliée sur elle-même, elle s'agite sans aucun résultat. C'est presque tragique. Je me rappelle une discussion à Essen où quelqu'un disait que la performance est une forme d'art très autiste : je n'étais pas du tout d'accord. Et voilà qu'on y assiste, à une performance autiste. Sandy étale sa veste par terre, y pose une feuille de papier qu'elle allume avec un briquet. Ça brûle doucement, ça sent très mauvais. Tout à coup elle tire de la poche de la veste brûlante son walkman

qu'elle jette également sur le grand tas de vêtements. Assise par terre elle ouvre des paquets de farine et les vide sur sa tête. Avec la farine et un liquide rouge elle fait une pâte rose et forme une boule dans laquelle elle pique de petites bougies d'anniversaire. Assise dans un coin, la tête renversée en arrière, elle couvre son visage de la pâte avec les bougies allumées. Belle image pour terminer cette deuxième soirée de performance canadienne à la Molkerei Werkstatt de Cologne.

Martin RICHARD et Jean-Claude ST-HILAIRE (avec Nathalie PERREULT) PHOTOS 13 et 14 : Diane LANDRY PHOTOS 16, 18 et 21: Julie-Andrée
 PHOTOS 6, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 21, 22 et 23 : Alain-Martin RICHARD PHOTOS 3, 7, 8, 9, 10, 11, 12 et 20 : Elvira SANTAMARIA Set Up. per-
 ark-Halle, Mainz, KIK, Regensburg, Künstlerhaus Dortmund, Kunstcentrum – Sittard/NL, Molkerei Werkstatt, Cologne, OF – Kunstraum, Offenbach.

